



Colette

Œuvres

II

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE CLAUDE PICHOIS

AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION

DE BERNARD BRAY, ALAIN BRUNET, LÉON DELANOË,

MAURICE DELCROIX, JACQUES DUPONT, JACQUES FRUGIER,

BERTRAND DE JOUVENEL, MICHEL MERCIER,

MADELEINE RAAPHORST-ROUSSEAU ET YANNICK RESCH

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

COLETTE

Œuvres

II

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE CLAUDE PICHOS,

AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION

DE BERNARD BRAY, ALAIN BRUNET, MAURICE DELCROIX,
JACQUES DUPONT, JACQUES FRUGIER, MICHEL MERCIER,
MADELEINE RAAPHORST-ROUSSEAU ET YANNICK RESCH

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1986,
pour l'ensemble de l'appareil critique.

DOUZE DIALOGUES
DE BÊTES

*avec une préface
de Francis Jammes*

Sentimentalités, Le Voyage, Le diner est en retard,
Le Premier Feu, Elle est malade,
L'Orage, Une visite, Music-Hall

© *Mercure de France.*

Toby-Chien parle

© *Hachette.*

La Chienne

© *Fayard.*

Celle qui en revient,
Les Bêtes et la Tortue

© *Succession Colette.*

PRÉFACE

Madame,

Il semble parfois que l'on naisse. On regarde¹. On distingue alors une chose dont le dessous des pieds a l'air d'un as de pique. La chose dit : oua-oua. Et c'est un chien. On regarde à nouveau. L'as de pique devient un as de trèfle. La chose dit : pffffff. Et c'est un chat.

C'est là toute l'histoire du monde visible et, en particulier, de Toby-Chien et de Kikj-la-Doucette, mes filleuls. Ils sont si naturels — j'emploie « naturels » dans le sens applicable aux sauvages de l'Océanie² — que toutes leurs attitudes concourent à une proposition très simple de l'existence. Ce sont des animaux dans toute la force du terme, des animos³, si j'ose employer la vraie orthographe, capables de s'écrier, comme ceux de Faust :

Il ne connaît pas le pot,
Le pot à faire la soupe,
Vit-on jamais pareil sot⁴ ?



Donc, madame, vous les avez situés où il fallait qu'ils fussent : dans le paradis terrestre qu'est l'appartement de M. Willy. Le caoutchouc et le palmier probables de votre salon donnent, toutes proportions gardées, l'impression de la violente flore édenique, et expliquent par quel transformisme leurs feuilles vont permettre à M. Gaston Deschamps⁵ — critique d'un « Temps plus que passé » — d'annoncer aux

savanes (où il tutoya Chateaubriand), et au Collège de France, combien il peut aimer et comprendre un vrai poète.

★

Car vous êtes un vrai poète, et je veux affirmer cela volontiers sans m'inquiéter davantage de la légende dont les Parisiens ont coutume d'entourer chaque célébrité. Ils n'admirent point tant Gauguin et Verlaine pour ce qu'ils ont fait de génial que pour ce qu'ils eurent d'excentricité. De telle manière que certains qui ne connaissent point le sentimentalisme sans nom, l'ordre, la pureté, les mille vertus intérieures qui vous guident, s'obstinent à répéter que vous portez les cheveux courts et que Willy est chauve.

★

Il faut donc que moi, qui vis à Orthez, j'apprenne au Tout-Paris qui vous êtes, et que je vous présente à tous ceux qui vous connaissent, moi qui ne vous ai jamais vue ?

★

Je dis donc que Mme Colette Willy n'eût jamais les cheveux courts ; qu'elle ne s'habille point en homme ; que son chat ne l'accompagne pas au concert ; que la chienne de son amie ne boit pas que dans un verre à pied. Il est inexact que Mme Colette Willy travaille dans une cage à écureuil et qu'elle fasse du trapèze et des anneaux de telle sorte qu'elle touche, du pied, sa nuque¹.

Mme Colette Willy n'a jamais cessé d'être la femme bourgeoise par excellence qui, levée à l'aube, donne de l'avoine au cheval, du maïs aux poules, des choux aux lapins, du sénéçon au serin, des escargots aux canards, de l'eau de son aux porcs. À huit heures, été comme hiver, elle prépare le café au lait de sa bonne, et le sien. Il ne se passe guère de journée où elle ne médite sur ce livre admirable :

LA MAISON RUSTIQUE DES DAMES

par

Mme Millet-Robinet²

Le rucher, le verger, le potager, l'étable, la basse-cour, la serre n'ont plus de secrets pour Mme Colette Willy. Elle a refusé, dit-on, de livrer

son secret pour la destruction des courtilières à un grand homme d'État qui la priait à genoux¹.



Mme Colette Willy n'est rien d'autre qui ne soit pas ce que je viens d'écrire. Je sais que, pour l'avoir rencontrée dans le monde, certains s'obstinèrent à la compliquer. Pour un peu lui eussent-ils prêté les goûts des plus arriérés symbolistes. Et l'on sait combien déplaisantes furent ces robes de Muses, odieux ces bandeaux qui déversaient leur jaune sur des faces en coque d'œuf. Robes et bandeaux sont aujourd'hui relégués dans les tiroirs du Capitole de Toulouse², d'où l'on ne les tirera plus que pour hurler des alexandrins officiels en l'honneur de M. Gaston Deschamps, de Jaurès ou de Vercingétorix³.



Mme Colette Willy se lève aujourd'hui sur le monde des Lettres comme la poétesse — enfin ! — qui, du bout de sa bottine, envoie rouler du haut en bas du Parnasse toutes les muses fardées, laurées, cothurnées et lyrées qui, de Monselet à Renan⁴, soulevèrent les désirs des classes de seconde et de rhétorique. Elle est gentille ainsi, nous présentant son bull briné et son chat avec autant d'assurance que Diane son lévrier ou qu'une Bacchante⁵ son tigre.

Voyez sa joue en pomme, ses yeux en myosotis, sa lèvre en pétale de coquelicot et sa grâce de chevreffeuille ! Dites-moi si cette façon de s'appuyer à la verte barrière de son enclos, ou de s'étendre sous la tonnelle bourdonnante du grand Été, ne vaut pas la manière compassée que ce vieux magistrat de Vigny⁶, cravaté à triple tour et roidi par des sous-pieds, imposait à ses déesses ? Mme Colette Willy est une femme vivante, une femme pour tout de bon, qui a osé être naturelle et qui ressemble beaucoup plus à une petite mariée villageoise qu'à une littéraire perverse.



Lisez son livre, et vous verrez combien ce que j'ai avancé peut être exact. Il a plu à Mme Colette Willy de ramener à deux charmants petits animaux tout l'arôme des jardins, toute la fraîcheur des prairies, toute la chaleur de la route départementale, tous les émois de l'homme... Tous les émois... Car, à travers ce rire d'écolière qui sonne dans la forêt, je vous dis que j'entends sangloter une source. On ne se penche point vers un caniche ou un matou sans qu'une sourde angoisse ne vous

feutre le cœur. On ressent, à se comparer à eux, tout ce qui vous en sépare et tout ce qui vous en rapproche.

Dans l'œil du chien règne la tristesse d'avoir, dès les premiers jours de la création, léché en vain le fouet de son irréductible bourreau. Car rien n'a attendri l'homme, ni la proie que lui rapporte un épagneul affamé, ni l'humble innocence dont un labrit¹ veille sous les étoiles l'obscur douceur des troupeaux.

Dans le regard du chat luit un tragique effroi. « Que vas-tu me faire encore ? » semble-t-il demander, couché sur le fumier où le ronge la gale et le creuse le besoin de manger. Et, fiévreux, il attend qu'un nouveau supplice ébranle son système nerveux.

... Mais n'ayez crainte... Mme Colette Willy est très bonne. Elle a vite fait de dissiper les terreurs ataviques de Toby-Chien et de Kiki-la-Doucette. Elle améliore la race, tellement que chats et chiens finiront par comprendre qu'il est moins ennuyeux de fréquenter un poète qu'un candidat malheureux au Collège de France, ce candidat eût-il démontré plus copieusement encore que l'auteur des Mémoires d'outre-tombe a décrit sans dessus dessous la mâchoire des crocodiles².

Toby-Chien et Kiki-la-Doucette savent bien que leur maîtresse est une dame qui ne ferait de mal ni à un morceau de sucre ni à une souris ; une dame qui saute, pour nous ravir, à une corde qu'elle a tressée avec des mots en fleurs qu'elle ne froisse jamais et dont elle nous parfume ; une dame qui chante avec la voix d'un pur ruisseau français la triste tendresse qui fait battre si vite le cœur des bêtes.

FRANCIS JAMMES³.

SENTIMENTALITÉS

PERSONNAGES

KIKI-LA-DOUCETTE, chat des Chartreux¹.

TOBY-CHIEN, bull bringé².

LUI } seigneurs de moindre importance.
ELLE }

Le perron au soleil. La sieste après déjeuner. Toby-Chien et Kiki-la-Doucette³ gisent sur la pierre brûlante. Un silence de dimanche. Pourtant, Toby-Chien ne dort pas, tourmenté par les mouches et par un déjeuner pesant. Il rampe sur le ventre, le train de derrière aplati en grenouille, jusqu'à Kiki-la-Doucette, fourrure tigrée immobile.

TOBY-CHIEN : Tu dors ?

KIKI-LA-DOUCETTE, *ronron faible* :

TOBY-CHIEN : Vis-tu seulement ? Tu es si plat ! Tu as l'air d'une peau de chat vide.

KIKI-LA-DOUCETTE, *voix mourante* : Laisse...

TOBY-CHIEN : Tu n'es pas malade ?

KIKI-LA-DOUCETTE : Non... Laisse-moi. Je dors. Je ne sais plus si j'ai un corps. Quel tourment de vivre près de toi ! J'ai mangé, il est deux heures... dormons.

TOBY-CHIEN : Je ne peux pas. Quelque chose fait boule dans mon estomac. Cela va descendre, mais lentement. Et puis ces mouches, ces mouches !... La vue d'une seule tire mes yeux hors de ma tête. Comment font-elles ? Je ne suis

que mâchoires hérissées de dents terribles (entends-les claquer !) et ces bêtes damnées m'échappent. Hélas ! mes oreilles ! hélas ! mon tendre ventre bistré ! ma truffe enfiévrée !... Là ! juste sur mon nez, tu vois ? Comment faire ? Je louche tant que je peux... Il y a deux mouches maintenant ? Non, une seule... Non, deux... Je les jette en l'air comme un morceau de sucre. C'est le vide que je happe... Je n'en puis plus. Je déteste le soleil, et les mouches, et tout !...

Il gémit.

KIKI-LA-DOUCETTE, *assis, les yeux pâles de sommeil et de lumière* : Tu as réussi à m'éveiller. C'est tout ce que tu voulais, n'est-ce pas ? Mes rêves sont partis. À peine sentais-je, à la surface de ma fourrure profonde, les petits pieds agaçants de ces mouches que tu poursuis. Un effleurement, une caresse parfois ridaient d'un frisson l'herbe inclinée et soyeuse qui me revêt... Mais tu ne sais rien faire discrètement ; ta joie populacière encombre, ta douleur cabotine gémit. Méridional, va !

TOBY-CHIEN, *amer* : Si c'est pour me dire ça que tu t'es réveillé !...

KIKI-LA-DOUCETTE, *rectifiant* : Que tu m'as réveillé.

TOBY-CHIEN : J'étais mal à l'aise, je quêtais une aide, une parole encourageante...

KIKI-LA-DOUCETTE : Je ne connais point de verbes digestifs. Quand je pense que, de nous deux, c'est moi qui passe pour un sale caractère ! Mais rentre un peu en toi-même, compare ! La chaleur t'excède, la faim t'affole, le froid te fige...

TOBY-CHIEN, *vexé* : Je suis un sensitif.

KIKI-LA-DOUCETTE : Dis : un énergumène.

TOBY-CHIEN : Non, je ne le dirai pas. Toi, tu es un monstueux égoïste.

KIKI-LA-DOUCETTE : Peut-être. Les Deux-Pattes — ni toi — n'entendent rien à l'égoïsme, à celui des Chats. Ils baptisent ainsi, pêle-mêle, l'instinct de préservation, la pudique réserve, la dignité, le renoncement fatigué qui nous vient de l'impossibilité d'être compris par eux. Chien peu distingué, mais dénué de parti pris, me comprendras-tu mieux ? Le Chat est un hôte et non un jouet. En vérité, je ne sais en quel temps nous vivons ! Les Deux-Pattes, Lui et Elle, ont-ils seuls le droit de s'attrister, de se réjouir, de

laper les assiettes, de gronder, de promener par la maison une humeur capricieuse ? J'ai, moi aussi, *mes* caprices, *ma* tristesse, mon appétit inégal, mes heures de retraite rêveuse où je me sépare du monde...

TOBY-CHIEN, *attentif et consciencieux* : Je t'écoute, et je te suis avec peine, car tu parles compliqué et un peu au-dessus de ma tête. Tu m'étonnes. Ont-Ils coutume de contrarier ta changeante humeur ? Tu miaules : on t'ouvre la porte. Tu te couches sur le papier, le papier sacré qu'Il gratte : Il s'écarte, ô merveille, et te livre sa page déjà salie. Tu déambules, le nez froncé, la queue en balancier agitée de secs mouvements, visiblement en quête de méfaits : Elle t'observe, rit, et Il annonce : « la Promenade de dévastation ». Alors ? D'où vient que tu récrimines ?

KIKI-LA-DOUCETTE, *de mauvaise foi* : Je ne récrimine pas. D'ailleurs, les subtilités psychologiques te demeureront à jamais étrangères.

TOBY-CHIEN : Ne parle pas si vite. Il me faut le temps de comprendre... Il me semble...

KIKI-LA-DOUCETTE, *narquois* : Ne te presse pas : ta digestion en pourrait pâtir.

TOBY-CHIEN, *fermé à l'ironie* : Tu as raison. J'ai de la peine à m'exprimer aujourd'hui. Voici : il me semble que, de nous deux, c'est toi qu'on choie ; et, cependant, c'est toi qui te plains.

KIKI-LA-DOUCETTE : Logique de chien !... Plus on me donne, plus je demande.

TOBY-CHIEN : C'est mal ! C'est de l'indiscrétion.

KIKI-LA-DOUCETTE : Non ; j'ai droit à tout.

TOBY-CHIEN : À tout ? Et moi ?

KIKI-LA-DOUCETTE : Tu ne manques de rien, j'imagine ?

TOBY-CHIEN : De rien ? Je ne sais. Aux moments où je suis le plus heureux, une envie de pleurer me serre les côtes, mes yeux se troublent... Mon cœur m'étouffe. Je voudrais, à ces minutes d'angoisse, être sûr que tout ce qui vit m'aime, qu'il n'y a nulle part dans le monde un chien triste derrière une porte, et qu'il ne viendra jamais rien de mauvais...

KIKI-LA-DOUCETTE, *goguenard* : Et, alors, il arrive quoi de mauvais ?

TOBY-CHIEN : Ah ! tu ne l'ignores pas ! C'est fatalement à cette heure qu'Elle survient, portant une fiole jaune où

nage l'horreur... tu sais... l'huile de ricin ! Perverse, insensible, elle me maintient entre ses genoux vigoureux, desserre mes dents...

KIKI-LA-DOUCETTE : Serre-les mieux.

TOBY-CHIEN : Mais j'ai peur de lui faire mal... Et ma langue épouvantée connaît enfin la fadeur visqueuse... Je suffoque, je crache. Ma pauvre figure convulsée agonise, — et la fin de ce supplice est longue à venir... Tu m'as vu, après, me traîner mélancolique, la tête basse, écoutant dans mon estomac le glouglou malsain de l'huile, et cacher dans le jardin ma honte...

KIKI-LA-DOUCETTE : Tu la caches si mal !

TOBY-CHIEN : C'est que je n'en ai pas toujours le temps.

KIKI-LA-DOUCETTE : Elle a voulu — j'étais petit — me purger avec l'huile. Je l'ai si bien griffée et mordue qu'elle n'a pas recommencé. Elle a cru, une minute, tenir le démon sur ses genoux. Je me suis roulé en spirale, j'ai soufflé du feu, j'ai multiplié mes vingt griffes par cent, mes dents par mille, et j'ai fui, comme par magie.

TOBY-CHIEN : Je n'oserais pas. Je l'aime, tu comprends. Je l'aime assez pour lui pardonner même le supplice du bain.

KIKI-LA-DOUCETTE, *intéressé* : Oui ? dis-moi ce que tu ressens. La vue seule de ce qu'Elle te fait dans l'eau me remplit de frissons.

TOBY-CHIEN : Hélas !... Écoute, et plains-moi. Quelquefois, lorsqu'Elle est sortie de son bassin de zinc, vêtue de sa peau toute seule — une peau sans poils et douce que je lèche avec respect —, Elle ne remet pas tout de suite ses peaux de linge et d'étoffe. Elle reverse de l'eau chaude, y jette une brique brune qui sent le goudron¹ et dit : « Toby ! » Cela suffit ; mon âme me quitte déjà. Mes jambes flageolent. Quelque chose, sur l'eau, brille, qui danse et m'aveugle, une image en forme de fenêtre tortillée... Elle me saisit, pauvre corps évanoui que je suis, et me plonge... Dieux !... Dès lors je ne sais plus rien... Je n'espère qu'en Elle, mes yeux s'attachent aux siens, durant qu'une tiédeur étroite colle à moi, épiderme sur mon épiderme...

Brique mousseuse, odeur de goudron, eau piquante dans mes yeux, dans mes narines, naufrage de mes oreilles... Elle s'excite, Elle m'étrille d'un cœur allègre, ahane, rit... Enfin, c'est le sauvetage, le repêchage par la nuque,

pattes battant l'air et cherchant la vie — la serviette rude, le peignoir où je goûte une convalescence épuisée...

KIKI-LA-DOUCETTE, *troublé au fond* : Remets-toi.

TOBY-CHIEN : Dame, rien que de le raconter... Mais toi-même, si narquoisement curieux de mes malheurs, ne m'es-tu pas apparu, un jour, terrassé sur une table de toilette, au-dessous d'Elle qui, armée d'une éponge...

KIKI-LA-DOUCETTE, *très gêné, queue battante* : Une vieille histoire ! Ma culotte de zouave était salie. Elle a voulu la nettoyer. Je l'ai persuadée que je souffrais atrocement sous l'éponge.

TOBY-CHIEN : Que tu es menteur ! Elle t'a cru ?

KIKI-LA-DOUCETTE : Heu... pas tout le temps. C'est de ma faute. Renversé sur le dos, j'offrais le ventre candide, les yeux pardonnants et terrifiés d'un agneau à l'autel. Je perçus, à travers ma culotte floconneuse, un fraîchissement à peine..., puis rien d'autre... L'épouvante me prit, je craignis ma sensibilité abolie... Mes gémissements rythmiques s'enflèrent, puis décrurent — tu connais la puissance de ma voix ! — puis montèrent encore comme une clameur marine : j'imitai le petit veau, l'enfant fouetté, la chatte en amour, le vent sous la porte, grisé peu à peu de mon propre chant... Si bien qu'Elle avait depuis longtemps fini de me souiller d'eau froide, et que je gémissais encore, les yeux au plafond, devant Elle, qui riait sans tact et criait : « Tu es menteur comme une femme ! »

TOBY-CHIEN, *convaincu* : Ça, c'est embêtant.

KIKI-LA-DOUCETTE : Je lui en ai voulu pendant toute une après-midi.

TOBY-CHIEN : Oh ! pour boudier, tu t'en acquittes. Moi, je ne peux jamais. J'oublie les injures.

KIKI-LA-DOUCETTE, *pince-sans-rire* : Et tu lèches la main qui te frappe. Connu !

TOBY-CHIEN, *gobeur* : Je lèche la main qui... Oui, c'est tout à fait comme tu dis. C'est une jolie expression.

KIKI-LA-DOUCETTE : Elle n'est pas de moi. La dignité ne t'étouffe pas. Ma parole, souvent j'ai honte pour toi. Tu aimes tout le monde, tu accueilles d'un derrière plat toutes les rebuffades. Ton cœur est avenant et banal comme un jardin public.

TOBY-CHIEN : N'en crois rien, mal élevé. Tu te trompes — toi, l'infailible — aux manifestations de ma politesse. Voyons, franchement, veux-tu que je gronde aux mollets

de ses amis à Lui, de ses amis à Elle ? Des gens bien vêtus qui savent mon nom (il y a beaucoup de gens que je ne connais pas qui savent mon nom) et me tirent bonnement les oreilles ?

KIKI-LA-DOUCETTE : Je hais les nouveaux visages.

TOBY-CHIEN : Je ne les aime pas non plus, quoi que tu dises. J'aime... Elle et Lui.

KIKI-LA-DOUCETTE : Moi, j'aime Lui... et Elle.

TOBY-CHIEN : Oh ! il y a longtemps que j'ai deviné ta préférence. Il y a, entre toi et Lui, une espèce d'entente secrète...

KIKI-LA-DOUCETTE, *souriant, mystérieux et abandonné* : Une entente... oui. Secrète et pudique, et profonde. Il parle rarement, gratte le papier avec un bruit de souris. C'est à Lui que j'ai donné mon cœur avare, mon précieux cœur de chat. Et Lui, sans paroles, m'a donné le sien. L'échange m'a fait heureux et réservé, et parfois, avec ce bel instinct capricieux et dominateur qui nous fait les rivaux des femmes, j'essaie sur Lui mon pouvoir. À Lui, quand nous sommes seuls, les oreilles diaboliques pointées en avant, qui présagent le bond sur son papier à gratter ! À Lui le tap-tap-tap des pattes tambourinantes à plat au travers des plumes et des lettres éparses ! À Lui aussi le miaulement insistant qui demande la liberté — « l'Hymne au bouton de porte », dit-Il en riant ; ou encore « la Plainte du séquestré ». — Mais à Lui seul aussi la contemplation tendre de mes yeux inspireurs qui pèsent sur sa tête penchée, jusqu'à ce que son regard appelé cherche et rencontre le mien dans un choc d'âmes si prévu et si doux que je clos mes paupières sous une honte exquise... Elle... Elle s'agite trop, me bouscule souvent, me vanne dans l'air pattes réunies deux par deux, s'énervé à me caresser, rit haut de moi, imite trop bien ma voix...

TOBY-CHIEN, *ému d'indignation* : Je te trouve difficile. Assurément, je l'aime, Lui, qui est bon, qui détourne les yeux de mes fautes pour n'avoir pas à me gronder. Mais Elle ! C'est ce que je vois au monde de plus beau, de plus cher, et de plus incompréhensible. Son pas m'enchanté, ses yeux variables me dispensent le bonheur et la tristesse. Elle est pareille au Destin et n'hésite jamais ! Les tourments même, de sa main... Tu sais comme Elle me taquine ?

KIKI-LA-DOUCETTE : Durement.

TOBY-CHIEN : Non pas durement, mais finement. Je ne

puis rien prévoir. Ce matin, elle s'est penchée comme pour me parler, a soulevé mon oreille de petit éléphant, et a jeté dedans un cri pointu qui est descendu au fond de ma cervelle...

KIKI-LA-DOUCETTE : Horreur !...

TOBY-CHIEN : Était-ce bon ? Était-ce mauvais ? Maintenant encore j'hésite. Cela a déchaîné en moi une folie circulaire de nervosité... Presque chaque jour, sa fantaisie exige que je fasse le « poisson » : soulevé dans ses bras, Elle étreint mes côtes jusqu'à la suffocation, jusqu'à ce que ma bouche muette s'ouvre comme celle des carpes qu'on noie dans l'air...

KIKI-LA-DOUCETTE : Je la reconnais bien là.

TOBY-CHIEN : Soudain je me sens libre et vivant, vivant par le miracle de sa seule volonté ! Que la vie alors me paraît belle ! Comme je mâchouille sa main pendante, l'ourlet de sa robe !

KIKI-LA-DOUCETTE, *méprisant* : Le joli jeu !

TOBY-CHIEN : Tout le bien et tout le mal me viennent d'Elle... Elle est le tourment aigu et le sûr refuge. Lorsque, épouvanté, je me jette en Elle, le cœur fou, que ses bras sont doux, et frais ses cheveux sur mon front ! Je suis son « enfant-noir », son « Toby-Chien », son « tout petit h'amour »... Pour me rassurer, Elle s'assoit par terre, se fait petite comme moi, se couche tout à fait, pour m'enivrer de sa figure au-dessous de la mienne, renversée dans sa chevelure qui sent bon le foin et la bête ! Comment résister alors ? Ma passion déborde, je la fouis d'une truffe énervée, je cherche, trouve, mordille le bout croquant et rose d'une oreille — Son oreille ! — jusqu'à ce qu'Elle crie, chatouillée : « Toby ! c'est terrible ! Au secours, ce chien me mange ! »

KIKI-LA-DOUCETTE : Saines joies, brutales et simples... Et tu t'en vas, ensuite, faire la cour à la cuisinière.

TOBY-CHIEN : Et toi à la chatte de la ferme...

KIKI-LA-DOUCETTE, *sec* : Assez, je te prie, ceci ne regarde que moi... et la petite Chatte.

TOBY-CHIEN : Une jolie conquête ! Tu devrais rougir, une chatte de sept mois !

KIKI-LA-DOUCETTE, *excité* : Un fruit vert, une baie sauvage, te dis-je ! Et personne ne me la volera. Elle est svelte autant qu'une rame à pois...

TOBY-CHIEN, *à part* : Vieux polisson !

KIKI-LA-DOUCETTE : ... Longue et balancée sur de longues pattes, elle va du pas incertain des vierges. Le dur travail des champs — elle y chasse le mulot, la musaraigne, voire la perdrix — a durci ses jeunes muscles, assombri un peu sa figure d'enfant...

TOBY-CHIEN : Elle est laide.

KIKI-LA-DOUCETTE : Non point laide ! Mais bizarre : un museau de chèvre aux narines roses, coiffé d'oreilles d'âne à la mode paysanne, des yeux latéraux, couleur d'or ancien, dont le regard vif trébuche souvent dans un piquant strabisme... De quel cœur elle me fuit, confondant sa pudeur avec l'effroi ! De mon côté, je passe lentement, on dirait indifférent, drapé dans ma robe splendide dont les rayures l'étonnent... Elle y viendra ! À mes pieds, la petite Chatte enamorée, qui aura jeté toute contrainte et se roulera sous moi comme une écharpe blanche !...

TOBY-CHIEN : Moi, je veux bien, tu sais. Ici, les choses de l'amour me laissent relativement froid. L'exercice physique... mes soucis de gardien... Je ne pense guère à la bagatelle.

KIKI-LA-DOUCETTE, *à part* : La bagatelle ! Commis voyageur, va !

TOBY-CHIEN, *sincère* : Et puis, je peux bien t'avouer... Tu vois comme je suis petit... Eh bien ! par une guigne invraisemblable et pourtant vraie, je ne rencontre aux alentours que de jeunes géantes. La chienne de la ferme, une grande diablesse bâtarde aux yeux jaunes, m'accueillerait comme elle accueille... n'importe qui. Dévergondée, oh ! ça... mais bonne fille, odorante, et cette espèce de charme exténué et canaille, ces regards affamés de louve douce... Hélas !... je suis si petit... Chez les voisins, je connais encore une danoise placide, vertigineuse comme une alpe ; une bergère qui n'a jamais le temps à cause de son métier ; une chienne d'arrêt nerveuse qui mord tout à coup, mais dont les yeux sauvages promettent l'ardeur... Hélas, hélas ! J'aime mieux n'y plus penser. C'est trop fatigant. Revenir surmené et non satisfait, battre la fièvre toute la nuit... Assez.

J'aime... Elle et Lui, dévotement, d'une passion émue qui me grandit jusqu'à Eux ; elle suffit d'ailleurs à occuper mon temps et mon cœur. L'heure de la sieste passe, Chat, mon méprisant ami, que j'aime pourtant — et qui m'aime. Ne détourne pas la tête ! Ta pudeur singulière s'em-

plioie à cacher ce que tu nommes faiblesse, ce que je nomme amour. Crois-tu que je sois aveugle ? Lorsque je reviens avec Elle vers la Maison, j'ai vu vingt fois, derrière la vitre, ta figure triangulaire s'éclairer et sourire à mon approche. Le temps d'ouvrir la porte : tu avais déjà remis ton masque de chat, ton joli masque japonais aux yeux bridés... Peux-tu le nier ?

KIKI-LA-DOUCETTE, *résolu à ne pas entendre* : L'heure de la sieste passe. L'ombre conique des poiriers croît sur le gravier. Tout notre sommeil est parti en paroles. Tu as oublié les mouches, ton estomac inquiet, la chaleur qui danse en ondes sur les prés. Le beau jour lourd s'en va. Déjà l'air s'émeut, et courbe vers nous l'odeur des pins dont le tronc fond en larmes claires...

TOBY-CHIEN : La voici. Elle a quitté son fauteuil de paille, étiré ses bras gracieux, et je lis l'espoir d'une promenade dans le mouvement de sa robe. Tu la vois, derrière les rosiers ? Elle casse de l'ongle une feuille de citronnier, la froisse et la respire... Je lui appartiens. Les yeux fermés, je devine sa présence...

KIKI-LA-DOUCETTE : Je la vois. Elle est tranquille et douce.... pour un instant. Je sais surtout qu'Il la suivra de près, en quittant son papier ; Il sortira en l'appelant : « Où es-tu ? » et s'assoira, fatigué, sur le banc. Pour lui, je me lèverai avec politesse et j'irai carder de mes ongles la jambe de son pantalon. Silencieux, pareils, heureux, nous écouterons tomber le jour. L'odeur du tilleul deviendra sucrée jusqu'à l'écoeurement, à l'heure même où mes yeux de voyant s'agrandiront, noirs, et liront dans l'air des signes mystérieux... Là-bas, derrière la montagne pointue, un calme incendie, plus tard, s'allumera, une vapeur ronde, d'un rose glacé dans le bleu cendrex de la nuit, un cocon lumineux d'où éclora le tranchant éblouissant d'une lune coupante qui voguera, fendant les nuages... Et puis, ce sera le moment d'aller dormir. Il me prendra sur son épaule, et je dormirai (car ce n'est pas la saison de l'amour) sur son lit, contre ses pieds soigneux de mon repos. Mais le petit matin me verra frissonnant, rajeuni, assis face au soleil, dans le nimbe d'argent dont m'encense la rosée, et semblable, en vérité, au Dieu que je fus¹.

MITSOU

Notice	1503
Note sur le texte	1518
Notes et variantes	1522

CHÉRI

Notice	1536
Note sur le texte	1558
Notes et variantes	1560
Appendice : Le Dossier de <i>Chéri</i>	1567

LA CHAMBRE ÉCLAIRÉE

Notice	1579
Note sur le texte	1580
Notes et variantes	1582

LA MAISON DE CLAUDINE

Notice	1607
Note sur le texte	1621
Notes et variantes	1630

LE VOYAGE ÉGOÏSTE

Notice	1671
Note sur le texte	1676
Notes et variantes	1679

LE BLÉ EN HERBE

Notice	1697
Note sur le texte	1708
Notes et variantes	1713

Bibliographie

1733

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

DOUZE DIALOGUES DE BÊTES

LA PAIX CHEZ LES BÊTES

AUTRES BÊTES

NOTES DE TOURNÉES

L'ENVERS DU MUSIC-HALL

L'ENTRAVE

LES HEURES LONGUES

DANS LA FOULE

MITSOU

CHÉRI

Le dossier de « Chéri »

LA CHAMBRE ÉCLAIRÉE

LA MAISON DE CLAUDINE

LE VOYAGE ÉGOÏSTE

LE BLÉ EN HERBE

Préface par Claude Pichois

La Vérité sur « Chéri »

par Bertrand de Jouvenel

Chronologie (1911-1923) par Jacques Frugier

Note sur la présente édition

Bibliographie par Léon Delanoë et Alain Brunet

Notices, notes et variantes